

Au lieu de forcer l'élève à la soumission, à l'obéissance par crainte, ne devrait-on pas plutôt s'attacher à développer chez lui le respect de la règle, le sentiment de l'honneur et de la responsabilité personnelle, comme l'on fait surtout dans les collèges anglais ?

Les élèves qui sortent de nos collèges, à quelques exceptions près, semblent toujours avoir peur d'eux-mêmes, de leur ombre dans la rue ou à la maison, on dirait qu'ils se trouvent toujours en présence d'un maître de salle ou de dortoir, exposé à une sermonce ou à une correction. Ils courbent l'échine ou font le gros dos. Je ne crois pas exagérer la chose, et si vous ne l'avez pas encore remarqué vous-même, un peu d'attention vous convaincra de la vérité de ce que je vous affirme.

Cela n'arriverait pas si l'on s'appliquait à faire aimer la règle, la discipline, en en expliquant les pourquoi et les parceque, et en amenant de cette façon l'élève à regarder l'observance de la discipline et de la règle, comme une question d'ordre de première importance. Ces considérations, M. le Directeur, ne s'appliquent pas aux sujets essentiellement mauvais, aux cas indisciplinable ; elles s'adressent à la masse des élèves.

Je comprends qu'il faut bien se posséder soi-même pour conduire des enfants, pour diriger cet amas de défaut et de qualités en germe et en fermentation. Je crois donc n'avoir pas tout-à-fait tort de me méfier un peu de ceux qui sont appelés, si jeunes, à contrôler ce jeune monde. Comment voulez vous qu'ils y réussissent, lorsqu'eux-mêmes ne parviennent pas toujours à brider leur propre tempérament ? Il est déjà arrivé, entre autre, à mon fils, l'hiver dernier, d'être mis en pénitence durant la nuit, parce qu'il toussait ou qu'en respirant il faisait un peu de bruit. Ça n'était assurément pas sa faute ; de temps à autre ici, comme au collège, à la suite d'une transition du chaud au froid, mon fils a le cerveau embarrassé (ça arrive un peu à tout le monde) et souffre d'une affection probablement catharrale. Au lieu de l'avertir charitablement qu'il faisait trop de bruit, le maître du dortoir le met en pénitence, rudement, sans explication. Vous voyez de suite l'impression fâcheuse que ce procédé peut produire chez un élève ; celui-ci prend le maître

en grippe, et il l'envoie du fond du cœur aux gémonies. C'était pourtant le moment pour le maître du dortoir, tout en prenant un petit exercice de patience, d'aller se renseigner et de dire à l'enfant : — " Mon petit ami, si pouviez dormir en faisant moins de tapage, de mon côté j'aurais aussi le plaisir de dormir." L'élève eût probablement fait de son mieux pour mettre une sourdine à son rhume, afin de ne pas trop ennuyer le maître.

Il existe plusieurs façons de traiter les hommes mais il en est peu qui ai eut un effet salulaire comme la douceur.

J'avais un jour, comme caporal dans une compagnie de volontaires que je commandais, une sorte de bandit, une brute de physionomie et de caractère. Il s'appelait N. G... Il connaissait mieux le pénitencier de Kingston que l'église de sa paroisse natale. Un soir, durant un exercice, G. s'éclipsa en emportant son sabre-baïonnette, fit une ribotte en règle, mena un vacarme d'enfer dans une certaine rue, brutalisa les passants, enfonça une porte à coups de hache et faillit exterminer les gens de la maison. On l'empoigna à temps et on le mit au violon. Le lendemain, sur ses supplications, je payai l'amende à laquelle il avait été condamné, en lui faisant jurer qu'il serait présent à l'exercice du lendemain.

Il fut fidèle à sa promesse. Au milieu de l'exercice, devant la compagnie rangée l'arme au bras. Je fis sortir G. des rangs ; j'appelai un sergent et lui donnai ordre, d'enlever séance tenante, à G. les galons de caporal. L'opération faite, je renvoyai G. dans les rangs, sans aucune observation.

Le reste des exercices qui durèrent bien six semaines de plus, cette brute fut un exemple pour tous les camarades, mais il n'avait plus parlé à personne. La punition l'avait profondément mortifié.

Le jour de la revue, après l'inspection ordinaire, je fis venir de nouveau G. devant la compagnie, j'appelai le sergent et je lui ordonnai de recoudre immédiatement les fameux galons au bras du caporal G. Je n'ai jamais vu de garçon plus heureux. Comme pour la punition, je ne fis pas la moindre observation. J'avais chatouillé